

# Stances élégiaques

Ce ruisseau, dont l'onde tremblante  
Réfléchit la clarté des cieux,  
Paraît dans sa course brillante  
Étinceler de mille feux ;  
Tandis qu'au fond du lit paisible,  
Où, par une pente insensible,  
Lentement s'écoulent ses flots,  
Il entraîne une fange impure  
Qui d'amertume et de souillure  
Partout empoisonne ses eaux.

De même un passager délire,  
Un éclair rapide et joyeux  
Entr'ouvre ma bouche au sourire,  
Et la gaîté brille en mes yeux ;  
Cependant mon âme est de glace,  
Et rien n'effacera la trace  
Des malheurs qui m'ont terrassé.  
En vain passera ma jeunesse,  
Toujours l'importune tristesse  
Gonflera mon cœur oppressé.

Car il est un nuage sombre,  
Un souvenir mouillé de pleurs,  
Qui m'accable et répand son ombre  
Sur mes plaisirs et mes douleurs.

Dans ma profonde indifférence,  
De la joie ou de la souffrance  
L'aiguillon ne peut m'émouvoir ;  
Les biens que le vulgaire envie  
Peut-être embelliront ma vie,  
Mais rien ne me rendra l'espoir.

Du tronc à demi détachée  
Par le souffle des noirs autans,  
Lorsque la branche desséchée  
Revoit les beaux jours du printemps,  
Si parfois un rayon mobile,  
Errant sur sa tête stérile,  
Vient brillanter ses rameaux nus,  
Elle sourit à la lumière ;  
Mais la verdure printanière  
Sur son front ne renaîtra plus.

Gérard de Nerval (1808–1855)